

Le cahier bleu.

Lucas est appuyé contre le mur froid d'une cage d'escalier où il a ses habitudes.

Une main dans la poche, l'autre qui compte sans regarder.

Les billets passent d'un pouce à l'autre avec la régularité d'une machine bien huilée.

En face de lui, le gamin évite son regard.

- C'est bon, dit Lucas.

Le gamin hoche la tête, déjà en train de partir.

Lucas range l'argent sans vérifier davantage. Il quitte l'immeuble.

Dehors, Lucas allume une cigarette, tire longuement, puis s'avance vers la rue principale. Une voiture ralentit à sa hauteur. Vitre baissée.

- T'as ce qu'il faut ?

Lucas se penche, observe le type, jauge la nervosité, les mains sur le volant, les yeux qui bougent trop vite.

- Ça dépend. T'as combien ?
- Deux cents.

Lucas sourit.

- Tu veux quoi ?
- De la coke. De la bonne, hein.
- J'en ai.

Quelques minutes plus tard, c'est terminé. Échange rapide, propre. Il aime quand ça se passe comme ça. Sans histoire.

Lucas traverse la rue sans regarder le feu. Un klaxon éclate. Il ne se retourne pas. Les gens s'énervent pour rien.

Plus loin, une boutique a laissé un présentoir dehors. Des fruits. Lucas ralentit à peine, attrape une pomme, la glisse dans sa poche. Geste fluide. Invisible. Le vendeur est au téléphone, dos tourné. Parfait.

Il ne ressent rien. Ni excitation, ni peur. Juste la routine.

*

En approchant de l'immeuble où sa mère créchait, il croise une vieille qui peine avec ses sacs. Elle le regarde comme si elle attendait quelque chose. Il ne ralentit pas. Il connaît ce regard. Il l'a vu mille fois. Il n'en a rien à foutre.

Devant l'ascenseur, il lit un papier scotché de travers :

EN PANNE.

- Évidemment.

Et il emprunte les escaliers.

Il ouvre la porte du 53.

Lucas reste un instant sur le palier, la clé encore dans la serrure, une odeur émane de l'appartement. Les relents du parfum de sa mère, sa putain de daronne qui est morte la semaine passée.

Cancer. Phase terminale. Fait chier.

Il pousse la porte.

Rien n'a bougé. Ou presque. Les mêmes meubles, la même déco pourrie. Il referme derrière lui, sans bruit.

Il avance dans le salon. Il passe la main sur le dossier du canapé. Une fine couche de poussière lui reste sur les doigts. Il les frotte contre son jean.

- Bon.

Il ouvre un tiroir, puis un autre. Des papiers, des factures, des vieux stylos qui ne marchent plus. Il trie sans lire, jette dans un sac-poubelle qu'il a posé à ses pieds. Geste rapide. Efficace. Il n'a pas envie de s'éterniser.

Dans la cuisine, il vide les placards. Des boîtes périmées, des conserves cabossées. Sa mère gardait tout.

Il évite la chambre au début. Il tourne autour. Puis il finit par y entrer.

Le lit est fait. Tiré au carré. Comme si elle allait revenir le soir même.

Il ouvre l'armoire.

Les vêtements sont encore là. Classés par couleur.

Il attrape un cintre, le repose. Il ne sait pas par où commencer. La chambre, c'est intime, c'est plus que vider un appartement. C'est comme déranger quelqu'un.

Il s'accroupit pour éviter de penser.

En bas de la penderie, coincée derrière une pile de pulls, il aperçoit une boîte à chaussures. Carton usé, couvercle un peu enfoncé. Il la tire vers lui, la pose au sol.

Il hésite une seconde.

Puis il l'ouvre.

À l'intérieur, des photos, des dessins, des petits objets sans valeur. Un ticket de cinéma. Une bille. Un bracelet en plastique. Il fouille sans vraiment regarder.

Et puis il tombe dessus.

Un cahier.

Couverture rigide, bleue passée. Les coins sont abîmés. Son prénom est écrit dessus, maladroitement.

Lucas.

Il grimace.

- Putain...

Il le prend entre ses mains, le tourne. Il reconnaît son écriture.

- C'est quoi ce truc ?

Il feuillette rapidement. Des pages remplies. Des phrases. Des dates.

Un journal.

Il referme aussitôt.

Il secoue la tête, comme si quelqu'un venait de lui proposer un truc honteux.

- Me souviens pas d'avoir écrit un journal, moi. C'est un truc de meuf, ça.

Il reste accroupi, le cahier posé sur ses genoux. Le silence de l'appartement pèse un peu plus.

Il rouvre le cahier.

Juste pour voir.

Les premières pages sont enfantines. Des phrases courtes, des fautes, des mots soulignés pour faire sérieux.

“Aujourd’hui j’ai eu un bon point.”

“Maman dit que je suis courageux.”

Il souffle, agacé.

- Ouais...

Il tourne une page.

“Plus tard je serai policier.”

Il s’arrête.

Relit.

Une fois.

Deux fois.

Il ricane, mais ça sonne faux.

- Bien sûr.

Il continue.

“Je veux arrêter les méchants.”

“Je protégerai les gens.”

“Je ne mentirai jamais.”

Sa mâchoire se serre légèrement.

Il tourne encore.

Un dessin. Un bonhomme avec une casquette, un insigne. À côté, écrit en gros :

“Lucas le justicier.”

Il lâche un petit rire.

- Le justicier... sérieux...

Mais il ne referme pas le cahier.

Il reste là, accroupi dans la penderie de sa mère, avec ce truc entre les mains. Les pages bruissent légèrement quand il les tourne. Chaque phrase est simple. Chaque mot est comme un reproche.

“Les gentils gagnent toujours.”

Il s’arrête.

Fixe la phrase.

Son regard se durcit.

- N’importe quoi.

Il referme le cahier, plus brusquement cette fois.

Le silence retombe.

Il pose le cahier à côté de la boîte. Se relève. Passe une main sur son visage.

- On va pas commencer avec ça.

Il attrape un sac-poubelle, revient vers l’armoire. Attrape un pull. Puis un autre.

Mais ses gestes sont moins rapides.

Moins précis.

Son regard glisse malgré lui vers le cahier posé au sol.

Il se penche, ramasse le cahier. Le tient sans l’ouvrir, juste le poids dans la paume.

- C’est con, murmure-t-il.

Il s’appuie contre la porte de l’armoire, croise les bras, le cahier coincé contre lui.

C'est con, oui.

Les rêves d'enfant.

On écrit ça avec des mots de conte, des phrases naïves. On croit que le monde va suivre. Qu'il y a une logique. Un chemin.

Simple, basique, dirait Orelsan.

Il baisse les yeux vers la couverture bleue.

Puis la vie passe.

Des détails lui reviennent. Des gens. Des décisions.

Un pote qui propose un truc "juste une fois".

Un autre qui connaît quelqu'un.

Un plan facile.

Un mensonge qui évite un problème.

Un autre qui en crée un.

Et à un moment, tu te retournes...

Et t'es plus du tout sur la route.

Lucas laisse échapper un léger rire, sans joie.

- Policier...

Le mot sonne presque étranger dans sa bouche.

Il imagine deux secondes. Lui, de l'autre côté. À poser des questions. À faire respecter des règles. Ça ne tient pas. L'image se fissure aussitôt.

- Faut être con, quand même...

Mais il ne sait pas très bien s'il parle du gamin ou de lui.

Ses doigts glissent machinalement sur la tranche du cahier.

Est-ce que c'est des mauvais choix ?

Ou est-ce que c'est juste... comme ça ?

Rencontrer les mauvaises personnes au bon moment.

Ou les bonnes personnes au mauvais.

Il repense à certains visages. Des noms qu'il n'a pas oubliés. Des types qu'il a suivis sans réfléchir. D'autres qu'il a laissés tomber. Des moments où il aurait pu dire non.

Il hausse les épaules, comme pour chasser ça.

Il regarde encore le cahier.

Ce gamin-là... il y croyait.

À des trucs simples. Être droit. Être utile. Être... correct.

Lucas serre un peu la mâchoire.

- Ça dure jamais, ces conneries.

Il dit ça doucement. Presque sans y croire.

Il noue les sacs avec un geste sec.

Le plastique grince, se tend, cède un peu sous le poids. Des "merdes diverses", comme il dit. Il en attrape un dans chaque main, jette un dernier regard autour de lui.

Il hésite une seconde, puis redépose un sac et glisse le cahier dans la poche intérieure de sa veste.

- Bon.

Il éteint la lumière, sort, referme derrière lui.

Il cale mieux les sacs dans ses mains et se dirige vers la cage d'escalier.

Il entame la descente.

Un étage.

Deux.

Le plastique lui scie les doigts. Il change de prise sans s'arrêter.

Au troisième, il entend du bruit.

Un froissement. Un souffle court.

Il ralentit légèrement.

Et il la voit.

La vieille.

La même que tout à l'heure. Celle des sacs trop lourds, du regard suspendu.

Elle est en bas d'un demi-étage, arrêtée sur une marche, deux cabas posés à ses pieds. Elle reprend son souffle. Ses mains tremblent un peu.

Elle lève les yeux.

Le reconnaît.

Ça se voit.

Et ça se voit aussi qu'elle n'attend rien, cette fois.

Elle esquisse juste un petit signe de tête, comme pour dire c'est rien, je gère, alors que tout dit le contraire.

Lucas s'arrête.

Pas longtemps.

Une seconde de trop, peut-être.

Ses doigts se resserrent sur les poignées des sacs. Il pourrait continuer. Passer à côté. Comme avant. Comme d'habitude.

Ce serait plus simple.

Plus logique.

Il reste là.

À la regarder.

Puis il soupire.

Un soupir court, agacé, comme si quelqu'un venait de lui imposer un truc.

- Attendez.

Le mot sort presque malgré lui.

Il descend les quelques marches qui les séparent, pose ses sacs poubelle sur le côté. Le plastique heurte le mur, s'affaisse.

- Donnez.

Elle hésite, surprise. Ses mains restent un instant en suspens au-dessus des cabas.

- Oh... c'est gentil, mais...
- Donnez, répète-t-il, un peu plus sec.

Elle lâche prise.

Il attrape les deux sacs. Ils sont lourds. Plus qu'il ne l'aurait cru. Il les soulève sans commentaire.

- Vous allez où ?
- Au... sixième, dit-elle.
- OK.

Il remonte.

Elle le suit, lentement, une main sur la rampe. Lui avance à son rythme habituel, puis ralentit sans s'en rendre compte.

Le silence s'installe.

Pas gênant. Juste... inhabituel.

- Merci, finit-elle par dire.

Il hausse les épaules, sans se retourner.

- C'est rien.

Ils atteignent le sixième.

Il pose les sacs près d'elle.

Elle le regarde, vraiment cette fois. Comme si elle essayait de comprendre quelque chose.

- Vous habitez ici ?
- Non.

Réponse automatique.

Elle ouvre la bouche, comme pour ajouter quelque chose, puis renonce.

- Bonne journée, dit-elle finalement.

Lucas hoche vaguement la tête.

- Ouais.

Il fait quelques pas.

Puis s'arrête.

Sans raison claire.

Il reste là, immobile. Derrière lui, la vieille rentre chez elle, emportant ses sacs.

- Merci beaucoup, monsieur, vous êtes très aimable.

Il baisse les yeux et sourit doucement. *Aimable, lui, le dealer ?*

Sous sa veste, il sent la chaleur du cahier contre sa poitrine.

Et cela lui fait du bien.

Vraiment du bien.

Comme si l'enfant qui voulait être gentil venait de se rappeler au souvenir de l'adulte qui ne l'était plus beaucoup.